



Destruction de la mémoire, invention de la tradition dans le paysage urbain chinois

Gregory B. Lee

► To cite this version:

Gregory B. Lee. Destruction de la mémoire, invention de la tradition dans le paysage urbain chinois. Colloque International “ Espace de l’esthétique, esthétiques de l’espace ”, Mar 2009, Lyon, France. hal-00366477

HAL Id: hal-00366477

<https://univ-lyon3.hal.science/hal-00366477>

Submitted on 8 Mar 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Gregory B. Lee

Université de Lyon, IETT EA4186

« Destruction de la mémoire, invention de la tradition dans le paysage urbain chinois »

7 mars 2009

Conférence invitée

Colloque International

« Espace de l'esthétique, esthétiques de l'espace » 5-7 mars 2009

Institut de Recherches Philosophiques de Lyon/ PPF Europe-Asie

Université de Lyon (Jean Moulin)

Dès le milieu du dix-neuvième siècle, on s'est posé en Chine la question commune aux "états-nations" "émergents" modernes de savoir comment récupérer ou rétablir la souveraineté, l'autonomie nationale sans pour autant perdre son "essence." Cependant que l'essence chinoise, la sinité essentielle se trouvait elle-même mise en question. Car, tandis que les intellectuels chinois souhaitaient combattre le colonialisme, c'était le passé même de la Chine et ses traditions qui semblaient être à la source de tous ses problèmes.

A l'origine, la prise de conscience de l'impuissance de la Chine face à la colonisation étrangère, en particulier britannique, qui engendra un désaveu radical de la tradition classique. Cette impuissance s'était traduite par les défaites successives de la Chine lors des Guerres de l'Opium du dix-neuvième siècle, mais ce fut réellement avec l'incapacité apparente de la Révolution de 1911 d'effectuer de réels changements, que la frustration et les appels à une rupture sociale politique et intellectuelle totale d'avec le passé atteignirent leur apogée, et ce, à plus forte raison, après le traitement déplorable infligé à la Chine par le Traité de Versailles suite à la Première Guerre Mondiale. Après la guerre, la conférence de Paris devait mettre oeuvre le nouvel ordre d'états-nations autonomes cher au Président américain Wilson, mais au lieu de mettre un terme à l'empiètement de plus d'un siècle des territoires chinois par la colonisation territoriale et économique, le processus de paix de Versailles non seulement le renforça mais l'encouragea en transférant au Japon, allié de la Grande Bretagne et des Etats-Unis lors de la Grande Guerre, les colonies confisquées à l'Allemagne ainsi que les droits économiques de la péninsule du Shandong. S'il est vrai que le Japon avait été du côté des vainqueurs, la Chine aussi. Des milliers de coolies chinois, enrôlés dans les Chinese Labour

Corps de l' Armée britannique, avaient contribué à l'effort de guerre en creusant des tranchées sur les champs de bataille européens. Il était clair que le Traité de Paix et le principe d'autodétermination n'étaient pas censés empiéter sur le pouvoir et les ambitions impérialistes en Asie et en Afrique, et le Japon ne fut pas le seul à profiter de la défaite de l'Allemagne. Ainsi, la France et la Grande Bretagne récupérèrent-elles les colonies allemandes d'Afrique. Aucune des nations victorieuses ne céda de territoire étranger. Cette attitude de deux poids deux mesures de Wilson et du gouvernement américain était aussi évidente dans le statut même des Etats-Unis en tant que puissance colonisatrice, que l'on a souvent tendance à oublier, puisque les Etats-Unis avaient également oublié que la fin du dix-neuvième siècle et le début du vingtième constituèrent un moment d'expansion territoriale impérialiste américaine.

Malgré cela, le traité de Versailles réaffirma le lien entre l'autodétermination et l'adoption du modèle d'état-nation occidental, et les intellectuels chinois furent une fois de plus convaincus que le salut résidait dans la construction idéologique moderne de la nation. Comme l'a dit Frank Furedi :

Selon l'expérience européenne et américaine, l'association du nationalisme à la modernité était solidement ancrée dans la pensée occidentale...les révolutions des dix-huitième et dix-neuvième siècle avaient marqué l'entrée de l'Occident dans l'âge capitaliste moderne. Selon cette expérience, les penseurs occidentaux ne pouvaient rejeter le nationalisme car ils l'identifiaient comme la plus importante manifestation de la modernité...L'impérialisme ne pouvait, sans renoncer à sa propre culture de modernité, s'attaquer aux revendications du nationalisme.¹

Ainsi, alors que l'hypocrisie du traité de Versailles avait prouvé aux intellectuels l'intention des puissances étrangères de resserrer l'étau colonialiste en Chine, le modèle nationaliste de modernisation fut réaffirmé. Après Versailles, la révolution culturelle et intellectuelle qui avait gagné de l'ampleur depuis le début du vingtième siècle, s'amplifia encore plus car de nombreux intellectuels y voyaient l'unique manière d'éveiller le peuple chinois, de lui permettre d'entrer en résistance et de relancer la révolution chinoise. C'est ainsi que très tôt en Chine la culture de modernisation fut d'une importance déterminante dans le discours nationaliste-patriotique dominant auxquels adhéraient la plupart des intellectuels (qu'ils furent communistes, non-communistes ou anti-communistes). Comme dans toutes les sociétés dominées de la période capitaliste, ce besoin d'affirmer le sujet national n'était pas « dû à une nécessité interne mais à une pression externe – une condition à ...la participation à l'économie globale. » Versailles, tout en refusant à la Chine son intégrité et son autonomie nationale, avait néanmoins réaffirmé ce principe même et donc comme

1 Furedi Füredi, *The New Ideology of Imperialism: Renewing the Moral Imperative*, London and Boulder, CO: Pluto Press, 1994, p. 5.

ailleurs, en Chine « la nation en tant que cadre de référence » a été "une présence constante dans la production culturelle. »²

Au début du vingtième siècle, la Chine n'avait pas de langue moderne, et donc pas de littérature nationale moderne ni de culture moderne. Quarante ans plus tard elle possédait les deux. Mais le processus fut douloureux et controversé. Les écrivains et les intellectuels tournèrent le dos à des milliers d'années de culture et de connaissances. On reprocha à la nouvelle langue et aux nouveaux textes de manquer de sinité, et intertextuellement de s'inspirer de modèles étrangers. Pendant la première moitié du vingtième siècle, on ne parlait pas en chinois de modernisation mais d'occidentalisation. Mais au moins la nouvelle langue chinoise ressemblait à du chinois. Dans la culture visuelle le contraste et l'étendue de l'expérimentation étaient frappants. En peinture, le style, l'esthétique et les outils de la peinture chinoise étaient radicalement différents et les tentatives de synchronisation de la peinture d'élite traditionnelle avec les techniques et l'esthétique occidentales furent malheureuses. En architecture et en construction publique, comme pratiquement toute conception et tout projet d'urbanisme étaient imposés par les puissances occidentales et japonaise, la modernité était exclusivement occidentale.

Dans les arts et les lettres, les débats sur la nature élitiste de la production culturelle faisaient rage. Il ne suffisait pas, disait Qu Qiubai 瞿秋白 (1899-1935), de moderniser la langue et la littérature pour une nouvelle élite urbaine, il fallait de nouvelles formes populaires nationales. Mais la Chine n'avait pas de culture populaire nationale. La Chine n'avait qu'une culture élitiste d'état qui avait maintenu ensemble les diverses parties de l'état pendant deux millénaires. Tandis que mandarins et marchands pouvaient communiquer dans la lingua franca, le mandarin, et qu'ils pouvaient lire et écrire le chinois classique sans se soucier des différences dialectales, les paysans et les citoyens ordinaires pratiquaient des cultures locales, vernaculaires et orales tout autres. Il en allait de même non seulement pour leur littérature (légendes locales et chansons folkloriques) mais aussi pour leur habitat.

Depuis la fin du dix-neuvième siècle, la droite comme la gauche avaient décidé de récupérer la culture populaire locale et de la transformer en une culture nationale standard. Le Parti Communiste devait y parvenir éventuellement. Il existait donc toujours une tension entre ceux qui souhaitaient imposer cette culture populaire nationalisée et ceux qui avaient développé une culture moderne de style occidental. De plus, et jusque dans la sphère culture de l'élite, régnait la désorientation totale de l'affectation qui accompagnait l'introduction des catégories épistémologiques occidentales. Des catégories du savoir qui avaient existé pendant des millénaires

2 Madhava Prasad, "A Theory of Third World Literature," *Social Text* (1992) 31/32, p. 78.

étaient balayées en faveur de catégories et de genres occidentaux qui souvent n'avaient aucune équivalence dans le paysage culturel chinois. Le roman en tant que tel n'existait pas, la littérature en tant que catégorie discrète n'existait pas, tout comme elle n'existait pas en Europe deux siècles auparavant. La philosophie était une catégorie problématique qui, de nos jours encore, est cause d'incompréhension et de controverse. Nombre de catégories épistémologies avaient été importées en bloc du Japon où l'on avait déjà traduit les termes scientifiques en caractères chinois, mais en Chine le choc fut brutal. Pendant des décennies, il y eut ainsi une conviction généralisée de la nécessité d'occidentaliser et de rejeter ce qui était local.

Ce n'est qu'avec la victoire du Parti Communiste en 1949 que se posa la question de comment littéralement *construire* la Chine nouvelle. Il y avait bien entendu des mesures évidentes à prendre pour investir l'ancien espace étatique d'un nouveau sens communiste. On rapatria la capitale de Nankin à Pékin, la Cité Interdite fut ouverte en partie aux visiteurs et réservée pour le reste au gouvernement des autorités centrales. L'espace devant Tiananmen fut rasé. Les murs de la ville furent démolis. Tout cela était hautement symbolique et même logique, quoique esthétiquement regrettable.

Pour le Parti, la question du style architectural ne se posait pratiquement pas ; étant donné leur étroite alliance avec Moscou qui représentait tout ce qui était moderne et progressif, l'architecture soviétique allait de soi.

Et pourtant, il y eut débat. Liang Sicheng 梁思成 (1901-1972), fils de l'intellectuel réformateur Liang Qichao 梁启超 (1873-1929), s'intéressait tout comme son père au retour de son pays à une gloire imaginaire même si cela impliquait la modernisation. Mais tout comme son père il croyait aussi à une "essence" chinoise qui pouvait être préservée ou ranimée. Éduqué aux Etats Unis, Liang est l'auteur de la première histoire de l'architecture chinoise et fondateur du Département d'architecture de l'Université Qinghua (Tsing-hua).

Liang avait une vision monumentaliste de l'architecture de la Chine. En 1934, il prit la tête d'une expédition dans la province du Shansi pour y étudier des monuments mentionnés dans les archives des dynasties de Tang et des Song du 7ème au 12ème siècle.³ L'essence nationale de Liang se situait dans un passé architectural impérial et monastique qui n'avait jamais été national mais dépendait d'un ordre impérial d'élite. Il ne parvint pas à empêcher les nouveaux dirigeants communistes de détruire de nombreux monuments de Beijing. Il fut critiqué en 1950 et persécuté pendant la Révolution Culturelle. Sa critique des autorités ne se limitait pas à leur politique de

3 Wilma Fairbank, *Liang and Lin: Partners in Exploring China's Architectural Past*, Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 1994.

démolition, mais portait également sur les nouvelles constructions qui tentaient de réinventer une sinité. Bien que convaincu de la nécessité d'inventer une nouvelle forme nationale, il dénonça les tentatives de ses collègues comme autant de "costumes occidentaux coiffés de calottes chinoises".

La controverse concernant les " vastes toitures" est très intéressante. La condamnation officielle du parti communiste de ce "retour" à la sinité était formulée en termes économiques, le besoin d'éviter l'extravagance et le gaspillage.

L'accent que l'on a mis sur l'élimination du gaspillage, sur la rareté des ressources matérielles, se retrouve comme problématique générale dans le récent ouvrage de Lu Duanfang sur l'histoire de la forme urbaine moderne chinoise. Pour Lu, ce qui manque dans l'analyse de Homi Bhabha du dilemme postcolonial est précisément le concept de « scarcity » (rareté ou pénurie).⁴ Dans la Chine d'après 1949, le non-aboutissement du désir serait extériorisé en expliquant le non-aboutissement comme dû à la pénurie. Pour Lu, la condition historicisée et extériorisée de ce non-aboutissement laisse ouverte la possibilité d'un inversement, là où Bhabha ne voit point de sortie, pas de déreification. Comme Lu Duanfang nous le rappelle, Mao Zedong en parlant du peuple comme d'une page blanche sur laquelle on pourrait écrire le plus beaux de poèmes, transforma la pénurie en condition de privilège. Mais, ce volontarisme maoïste, tiersmondiste dans lequel Lu semble voir la possibilité d'une sortie du dilemme postcolonial ne convainc pas. Étant donné la destruction massive des bâtiments pré modernes, toute innovation architecturale néo-chinoise synthétique ne pouvait se faire qu'en inventant et imaginant un passé idéalisé qui ne serait pas obligé de co-habiter l'espace urbain avec une architecture chinoise vernaculaire, pré-moderne et pré-nationale. L'approche de Lu Duanfang est finalement une approche nationaliste qui ne dérange en rien le désir de l'appareil étatique d'effacer les traces physiques d'une mémoire historique qui échappe au contrôle du récit officiel de l'histoire, et qui constituerait une menace à l'ordre narratif monolithique du parti-état qui narre le passé en tant que non-histoire monolithique et homogène.

Néanmoins, l'analyse proposée par Lu Duanfang qui se base sur une philosophie de la pénurie sur le plan matériel, mais également en ce qui concerne l'imaginaire esthétique, explique bien les bâtiments stériles, mornes et monotones des années 1960 et 1970. Mais dès lors que les autorités ont choisi de diriger la Chine vers une économie capitaliste du marché et une prospérité relative, comment expliquer la pauvreté esthétique dans l'imagination d'une pratique locale (dans le sens de non-mondialisé) dans le domaine de l'architecture et du design. Avec quelques exceptions, on a vu peu de tentatives d'imaginer à quoi ressemblerait un bâtiment moderne chinois, et en termes d'espace urbain peu de réflexion consacrée à l'intégration de l'architecture occidentale dans le

4 *Remaking Chinese Urban Form: Modernity, Scarcity and Space, 1949–2005*, London: Routledge, 2006, p. 10.

paysage urbain. Il semble que la seule stratégie pour gérer les incongruités entre l'occidental et le local passe par la démolition de l'ancien.

En réalité, les dichotomies moderne=occidental/ancien=chinois avec lesquelles la Chine a vécu depuis un siècle et demi dominant toujours.

La peur d'engager le passé, l'angoisse du métissage, la réticence à faire des expériences, sont liées à deux questions – la question de l'identité nationale, qu'est-ce que le chinois, qu'est-ce que la sinité? Et le problème de l'histoire – la réticence à penser et écrire cette histoire autrement que dans un récit qui facilite le maintien au pouvoir du parti communiste.

Grands paradoxes : Le Parti Communiste Chinois, le dernier grand parti communiste de la planète, qui gère ce qui va devenir rapidement la plus grande économie capitaliste du monde, mais qui gère aussi l'histoire de la plus longue civilisation ininterrompue connue à nos jours – une histoire que le Parti communiste dans sa phase marxiste scientifique se déterminait à déconstruire. Dans cette phase post-révolutionnaire de la gestion du Parti communiste l'histoire reste comme pendant la période révolutionnaire un outil de gouvernance avec lequel la conscience historique peut être manipulée pour la rétention du pouvoir. Là où au moins l'historiographie marxiste-léniniste dévoilait des mythes et des croyances féodales depuis une quinzaine d'années, nous assistons à la réinscription de ces mythes dans les manuels scolaires. Maintenant le Parti Communiste est non seulement responsable d'avoir établi la Nouvelle Chine mais il s'est construit en unique défenseur légitime de la Chine appréhendée comme une nation ancienne, bien qu'inventée, et non seulement état.

Mais, mise à part la démolition des traces concrètes comme moyen de gestion du passé, on gère le passé en Chine par des processus de muséification, la construction de simulacre – des substituts pour des lieux et bâtiments anciens qui déplacent une histoire difficile à raconter, qui déhistoricisent la culture matérielle.

Tout comme l'histoire intellectuelle de la Chine, l'histoire matérielle chinoise a subi la réinvention et le reformatage afin de servir une idéologie nationaliste, une idéologie qui s'est traduit déjà en imaginaire national populaire collectif.

La Chine révolutionnaire n'existe presque plus. Ses traces sont minimales et dispersées. Les artisans chinois sont si doués qu'ils répliquent facilement des simulacres de bâtiments pré-modernes "intemporels" (timeless) et sans histoire qui n'appartiennent à aucune période historique précise.

Des villes modernes telle Tianjin 天津 (Tien-tsin) ont vu construire depuis une vingtaine d'années de prétendues "rues culturelles", ressemblant à des Chinatowns, ces quartiers chinois d'Europe et

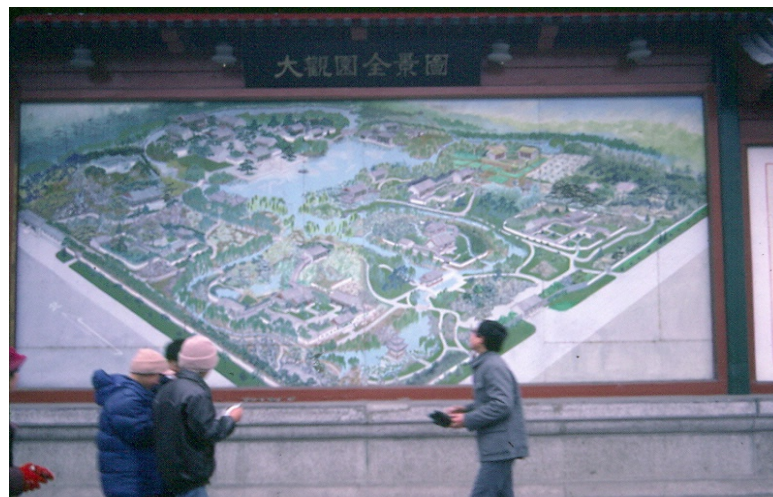
d'Amérique décorées de façon voyante, poches d'une pré-modernité indéterminée, insérées dans un paysage urbain moderne et occidental.

Tianjin, ville des concessions françaises et autres, tout comme Shanghai, a toujours été une ville occidentale, mais Pékin ne l'était pas. Néanmoins à Pékin on a assisté au même processus de déplacement de l'ancien.

La construction d'un passé imaginé s'est concrétisée il y a vingt-cinq ans avec l'érection du Daguan Yuan 大观园, un complexe de bâtiments qui répliquait les édifices décrits dans le roman du 18ème siècle *Le Rêve du pavillon rouge* 红楼梦 de Cao Xueqin 曹雪芹.⁵



Daguan Yuan, Beijing, 1986 ©Gregory Lee



Daguan Yuan, Beijing, 1986. ©Gregory Lee

L'architecture vernaculaire du nord de la Chine est symbolisée par la cour carrée ou *siheyuan* 四合院, mais à Pékin ces structures ont presque complètement disparu du paysage urbain de même que les

⁵ Voir <http://www.bjdgy.com/>

ruelles ou *hutong* 胡同 qui les tissaient ensemble. Dans le paysage postmoderne de la Chine ces cours pré-modernes se trouvent maintenant reproduites dans des musées ou simulées. Dans le nouvel âge du capitalisme chinois les simulacres de *siheyuan* équipés tout confort sont vendus dans les faubourgs de la nouvelle bourgeoisie chinoise ou loués aux touristes en quête de l'authentique.⁶

Autour de la rue Wangfujing, au coeur de l'ancienne capitale, les cours carrées ont été victimes de la démolition qui précéda les JO, de même que les bâtiments modernes des années 1930 aux 1960. Quelques monuments restent, l'ancienne église catholique, le théâtre de la Capitale, et du faux vieux, une « rue culturelle » pour la délectation des adeptes occidentaux du shopping a été insérée il y a une décennie derrière les façades modernes.



Démolition Wangfujing, Beijing 2004 ©Gregory Lee



Wangfujing, Beijing, 2006 ©Gregory Lee



Wangfujing, Beijing, 2006 ©Gregory Lee

6 "Courtel, une nuit dans un siheyuan. Ouvert mi-octobre 2007 dans le nord-ouest de Pékin, Courtel est un hôtel qui concilie tradition et modernisme, luxe et convivialité. Visite de ce lieu de charme." <http://beijing.runweb.com/lang-FR-page-1082-2V-page,Courtel-une-nuit-dans-un-siheyuan.html> consulté le 6 mars 2009.



Du faux vieux: "Rue de la culture" 文化街, Wangfujing, Beijing, 1986 ©Gregory Lee

Il y a trente-cinq ans l'uniformité nationale résidait dans le brandissement du petit livre rouge, aujourd'hui la cohésion nationale est assurée par l'installation des pratiques d'une culture de consommation urbaine. Là où il y avait Mao, maintenant il y a McDo.



McDonalds, Canton, 1987 ©Gregory Lee

Le besoin d'achever le processus de nationalisation culturelle entamé il y a moins d'un siècle qui explique pourquoi l'encouragement par l'état des pratiques mondiales de la consommation ne relève pas seulement du champ économique mais également d'une stratégie d'homogénéisation et du renforcement des pratiques nationales. Là où une politique nationale économique du Parti communiste ne réussit pas à incorporer les masses de partout en Chine dans des pratiques communes de consommation, les nouvelles politiques capitalistes elles réussissent.



Carrefour, Beijing 2004 ©Gregory Lee

Tout comme l'expansion de la culture de la consommation dans la Chine urbaine et périurbaine, l'expansion d'une architecture "homogénéisatrice" non seulement intègre l'espace chinois dans un habitat mondialisé, mais nationalise, à l'intérieur des frontières de l'état chinois, les pratiques de construction. Pendant les années 1980, chaque ville importante de Chine s'est dotée d'un hôtel d'une trentaine étages couronné d'un restaurant tournant.

Le paysage se prête plus facilement au changement que d'autres habitats humains – les langues que nous habitons, qui habitent les communautés. Bien sûr, les langues nationales s'imposent – la France a été la première à instaurer l'éradication des langues locales au profit de la langue nationale. Mais en Chine, les langues locales ont survécu, mais aujourd'hui la capitale, Pékin, est en train de perdre la richesse du dialecte pékinois. La démolition des quartiers en faveur des buildings dont les loyers ou le prix d'achat excluent les ex-habitants locaux qui se retrouvent dans des banlieues éloignées. Dans la course à re-nationaliser le capital, ce qui lie Pékin à son passé - une culture du nord, hybride Han-Manchu, est en voie de disparition.

Déjà pendant les années 1950 Pékin avait déjà été nationalisée avec l'arrivée de dizaines de milliers de fonctionnaires du PC du sud de la Chine. Maintenant ses façades occidentalisées ont achevé le processus de dénaturalisation de Pékin et l'ont laissée mondialisée mais également nationalisée.

Ce qui est en jeu n'est finalement pas une perte d'identité nationale. Ce qui a été perdu ce n'est pas la sinité des villes chinoises, mais leur spécificité locale. La nature locale de la ville et de ses arrière-pays a été sacrifiée en faveur du nouveau caractère local constitué par la nation dans le contexte d'une planète mondialisée. Le local a cédé la place à l'espace homogène national.

Mais y-a-t-il jamais eu un style chinois? Si l'on se penche sur la question du style architectural

domestique local, catégories qui ne prennent pas en compte les variations locales ni l'historicité des styles en question, on notera les maisons en cour carrée de la Chine du Nord; les grottes paysannes *yaodong* 窑洞 de la province du Shaanxi passées à la postérité pour avoir mis en scène le spectacle des quartiers généraux communistes dans les années 1930 et 1940 et auxquelles Chen Kaige 陈凯歌 a réinvesti du sens dans son film de 1984 *la Terre Jaune*; les *tulou* 土楼 constructions de terre de la province du Fujian au sud-est de la Chine, les maisons sur pilotis ou *diaojiolou* 吊脚楼 érigées sur l'eau ou surplombant des falaises au sud de la Chine.

Là encore, comme dans la classification linguistique, nous trouvons des catégories majeures distinctes les unes des autres qui cependant, dissimulent aussi les particularités des usages locaux de construction propres à la plupart des 50 minorités ethniques de Chine.

La Chine, comme tant d'autres états en voie de modernisation, fait face aux mêmes problèmes d'environnement, de pollution, de réchauffement climatique, de tempêtes de sable provoquées par l'activité humaine et d'aliénation propre à la vie urbaine moderne, les processus économiques et idéologiques qui ont chassé des millions de personnes de chez elles. Il n'y aura pas de retour en arrière ni de déreification de ce processus d'occidentalisation.

Mais, l'occidentalisation demeurera-t-elle pour la Chine une série d'interrogations de l'impossibilité de synthèse face à l'enchevêtrement de nouvelles cultures nationales, d'anciennes cultures locales et de cultures intellectuelles et matérielles occidentales, une société de consommation confuse et sans but?